

—La sortie est-elle encore bien éloignée ? demanda le Canadien au chef.

—Il nous faudrait encore deux heures de marche pour l'atteindre ; mais une centaine de ces vils opossums de Dundarups, assistés de quelques bush-rangers, ont été envoyés pour la garder, et il vaut mieux quitter le kra-fenoua à l'endroit même où nous nous trouvons.

—C'est peut-être possible pour nous, mais les animaux ?

—Je connais les lieux ; c'est un terrain peut résistant, et une fois en haut, avec vos pics de mineur, nous leur ferons aisément un chemin ; mon frère blanc n'a qu'à monter sur le mulet ; grâce à sa grande taille, j'atteindrai facilement le sommet de la tranchée et, une fois là, j'attacherai l'échelle de corde au pied d'un arbuste.

—Mon frère nagarnook est aussi habile dans les conseils que brave à la guerre.

L'idée du chef était, en effet, des plus pratiques, et fut mise immédiatement à exécution.

S'élevant sur les épaules du Canadien, en moins de rien, Willigo fut en dehors du kra-fenoua, et l'échelle, solidement fixée, permit à chacun des fugitifs de sortir de ce lieu, qui avait failli devenir leur tombeau.

Olivier eut encore besoin de l'appui de son ami Dick ; mais la joie qu'il éprouvait à se sentir libre enfin était telle qu'il escalada les degrés de l'échelle avec une agilité dont lui-même ne se serait pas cru capable quelques instants auparavant.

Quant à Gilping, à peine fut-il dehors que, se tournant vers la croix du Sud qui brillait en ce moment d'un éclat sans pareil, il entonna ce passage du Psalmiste :

« Mon cœur est disposé, ô Eternel, à chanter ta gloire. Réveille-toi, mon luth ; réveille-toi, ma harpe ; et je célébrerai l'Eternel devant les peuples et devant les nations jusqu'à l'aube du jour. »

Le luth et la harpe de David étaient en ce moment représentés par la clarinette de Gilping ; mais ce n'était point la faute du brave homme si son instrument de prédilection était inconnu du temps du père de Salomon. Aussi, selon son habitude, voulut-il ajouter au chant un petit air de circonstance ; mais, sur l'avis de Willigo, qui ne pouvait s'empêcher de regarder d'un air inquiet les préparatifs de celui qu'il s'obstinait à considérer comme un sorcier, le Canadien fit comprendre au mélomane les dangers que les sons mélodieux, mais trop perçants, de son instrument pouvaient faire courir à la caravane, à cause de la présence des Dundarups, dont il ne fallait pas éveiller l'attention.

Armés de leurs pics de mineur, le Canadien, Laurent et Willigo attaquèrent vigoureusement les bords de la tranchée et, en moins d'une heure, les masses de terrain rejetées dans le kra-fenoua établirent une pente suffisante qui permit de faire sortir à leur tour le mulet et son camarade Pacifique.

Il pouvait être deux heures du matin lorsque la petite troupe au complet fut prête à reprendre sa course à travers le Buisson.

Cédant aux instances du Canadien, Olivier reprit sa place sur sa monture, et Gilping, pour lui faire compagnie, enfourcha Pacifique en continuant à psalmodier à voix basse le cantique de la délivrance après la captivité : *Super flumina Babylonis*...

Il faisait une de ces nuits admirables comme on n'en voit que sous les tropiques ; une fraîche brise du matin, toute parfumée des senteurs des mélias, des pommiers de rivières, des vétiverts sauvages et des lilas d'Australie, venait rafraîchir les poumons des fugitifs, qui, habitués depuis plusieurs jours à respirer la lourde atmosphère des excavations souterraines, recevaient avec une ineffable satisfaction les émanations odorantes des sal-separeilles vierges et des eucalyptus.

La lune, qui déclinait lentement sur l'horizon, jetait comme une neige d'argent sur les buissons de myales et le sommet des hautes herbes... et les fugitifs glissaient comme un point noir dans la plaine vaste et silencieuse.

—A quoi songez-vous, mon ami ? fit Olivier à Dick, qui marchait tout pensif à ses côtés.

—Cela me rappelle la grande prairie du Far-West, répondit le Canadien, en soupirant.

QUATRIÈME PARTIE

LES MANGEURS DE FEU

CHAPITRE PREMIER

Départ pour le pays des Nagarnooks. — Blessé par l'*Urtica australis*. — Un guet-apens. — Prisonniers.

La petite caravane, sous la conduite de Willigo, se dirigeait en droite ligne vers le pays des Nagarnooks, en langage australien : *Mangeurs de feu* (Nagarnook).

Cette tribu tirait son nom d'une singulière coutume, qui se perdait dans la nuit des temps, et dont le symbolisme n'était connu de personne. Les coradjis, ou prêtres sorciers, gardiens des vieilles traditions de la peuplade, en savaient peut-être l'origine ; mais chaque fois qu'on les interrogeait à ce sujet, ils secouaient mystérieusement la tête et ne répondaient que par le silence le plus obstiné.

La famille de ces coradjis, qui passait pour la plus ancienne, conservait précieusement sous la cendre un énorme tison qui ne devait jamais s'éteindre, sous peine d'attirer les plus grands malheurs sur la tribu tout entière ; aussi, le membre le plus âgé de cette famille n'avait-il d'autre occupation que de veiller à l'entretien et au remplacement de ce tison, composé d'un gros bloc de bois d'eucalyptus, d'un pied de diamètre environ sur une longueur de deux coudées.

Ce vieillard habitait une sorte de cabane sacrée, construite en terre sèche, dans laquelle se trouvait, en même temps que le précieux tison, une grande quantité de ces blocs d'eucalyptus, qui séchaient en attendant leur tour ; dès que le tison sacré était aux deux tiers consumé au milieu de la cendre, le gardien plaçait auprès de lui un nouveau bloc, dont il provoquait l'embrasement en soufflant dans un long tube de roseau ; puis il le recouvrait de cendres quand il le trouvait suffisamment carbonisé.

Les coradjis et leur famille avaient seuls le droit, quand le feu qui servait à la cuisson des aliments venait à s'éteindre, de le rallumer avec une parcelle du charbon sacré.

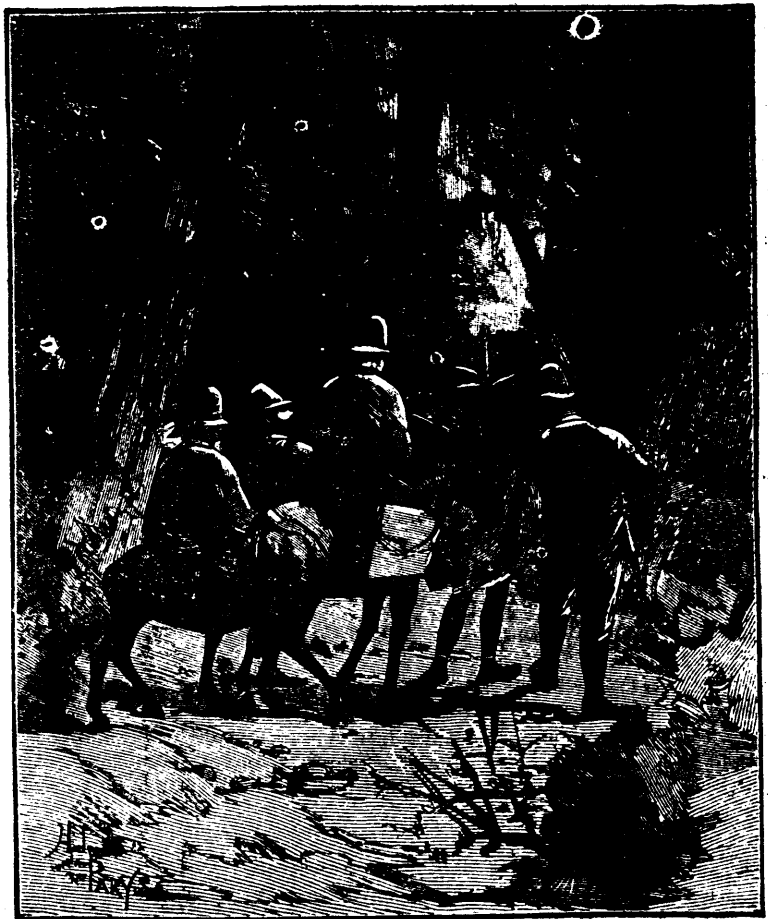
Lorsque les jeunes gens de la tribu atteignaient l'âge voulu pour entrer dans la classe des guerriers, parmi les nombreuses épreuves qu'ils devaient subir et auxquelles nous aurons l'occasion d'assister au cours de ce récit, se trouvait celle du feu sacré. Le néophyte devait parcourir un espace déterminé avec un morceau de charbon incandescent, emprunté au tison sacré, dans la bouche, et arriver au terme de la carrière sans qu'il fût éteint. Si cette dernière condition n'était pas remplie, c'est en vain qu'il avait satisfait avec succès aux autres épreuves ; il restait pendant un certain temps encore dans la classe des jeunes gens.

De là le nom de Mangeurs de feu donné aux membres de cette tribu.

Nous aurons l'occasion de rechercher plus tard l'origine de cette singulière coutume, et de voir si la conservation de ce tison sacré par une famille spéciale de coradjis n'aurait pas la même origine symbolique que la garde du feu sacré représenté par une lampe dans les temples anciens de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome...

Nos fugitifs suivaient Willigo, sans se communiquer leurs impressions ; le chef nagarnook, moins rassuré peut-être au fond qu'il ne le laissait paraître, avait demandé le silence le plus absolu.

Le jour parut cependant sans qu'ils eussent été inquiétés.



Le jour parut sans qu'ils eussent été inquiétés. — Page 42, col. 2

Le paysage était ravissant, et peu à peu, cédant à l'attrait de cette admirable nature, les fugitifs en étaient arrivés à oublier et les souffrances passées et les dangers qui les entouraient.

Willigo lui-même, paraissant satisfait de la distance parcourue, sans ce relâcher de sa surveillance, ne gravissant plus que lentement la pente des collines boisées et ne donnait plus aucun signe d'impatience, quand par hasard un de ses compagnons s'arrêtait pour examiner quelque fleur rare ou la branche d'une fougère géante qui s'étendait comme un long panache au-dessus de leur tête.

Tout à coup, Laurent, qui s'était un peu éloigné de la caravane, poussa un grand cri et tomba lourdement sur le tapis de gazon et de mousse qui recouvrait le sol.

(A suivre)